

CAHIER 10 : Radicalisation

Depuis les attentats de Paris, le substantif « radicalisation » ou le verbe « (se) radicaliser » sont massivement utilisés dans les médias et parmi les professionnels de la politique, généralement pour désigner le processus par lequel un individu s'engage dans le terrorisme, le sectarisme religieux, la violence aveugle, voire le sadisme abscons. Le nouveau sens – car c'en est un – prêté à ce terme devient, comme on dit aujourd'hui, « viral », à la manière d'une expression comme « prise d'otage » qui, depuis un moment déjà, est mécaniquement plaquée sur chaque grève dans les services publics, ou ailleurs, qui empêche usagers et travailleurs d'exercer leur sainte fonction sociale. Qualifier de « prise d'otage » – expression qui implique une séquestration et une menace sur la vie, donc une très grande violence – une situation où l'on ne peut prendre son bus ou se rendre au travail fusionne, assimile deux réalités absolument différentes à la fois dans leurs principes et dans leurs conséquences : le refus de travailler et l'assassinat. Il s'agit d'une procédure rhétorique aussi malhonnête que dangereuse – bien entendu utile pour délégitimer l'un des derniers moyens de pression populaires et légaux encore utilisables, parfois même efficace...

Or, l'usage du terme « radicalisation » dans le sens donné plus haut est aussi linguistiquement malhonnête que politiquement et moralement dangereux. Il est en revanche très opportun pour justifier les scandaleuses mesures liberticides qui se mettent en place sous prétexte de sécurité et de lutte antiterroriste, ainsi que leur extension à d'autres groupes-cibles.

Si l'on se penche sur son étymologie, le terme « radical » renvoie au bas latin *radicalis*, qui veut dire « racine ». Un petit tour par le dictionnaire *Robert*, indique, une fois exclus les renvois scientifiques, mathématiques ou à l'histoire des partis politiques français, plusieurs significations : « qui tient à l'essence, au principe d'une chose »; « qui vise à agir sur la cause profonde des effets que l'on veut modifier » ou encore « opération par laquelle on corrige de façon durable une lésion, une anomalie » et « qui appartient à la racine d'un mot » ou d'une végétal. Ainsi, la radicalité implique tout le contraire de la superficialité et de la légèreté intellectuelle : elle est axée sur la volonté d'aller au fond des choses, d'analyser la chaîne des causes et conséquences, d'être lucide, de prendre en compte la complexité d'un fait et de régler une fois pour toute un problème. Les racines permettent aux plantes de se nourrir, aux peuples et aux individus d'être chargés d'une histoire, d'un temps long et riche, donc de se constituer, de disposer et de déployer des aspects spécifiques, caractéristiques, originaux ou personnels.

C'est là l'exact opposé de ce que sont les individus et les processus que l'on qualifie actuellement de « radicaux », en particulier lorsque l'on fait référence aux minables marionnettes sociopathes de Daech.

Car enfin, ces gens et les mouvements pour lesquels ils opèrent sont très précisément sans racines, sans finesse, sans aucune once de rationalité, de lucidité, de réflexivité, de profondeur, même religieuse, ou encore d'histoire : au mieux, la culture de ces petits délinquants et de ces lumpen-informaticiens est celle des bavardages de forum sur internet, des slogans publicitaires, des stéréotypes et des sophismes faciles, des sophismes-réflexes, répétés à longueur de semi-conducteurs, comme des chansons pop. Consommateurs envieux et insatisfaits, ils se sont trouvés un bidule religieux, une kit à rituels thérapeutiques issu d'un islam de roman feuilleton, approximativement salafiste, vaguement et grossièrement apparenté au littéralisme d'Ibn Hanbal (qu'ils ne connaissent ni n'ont lu) leur permettant, franchisés ou subsidiés, une jolie carrière hédoniste de *copycats* des tueurs de masse à l'américaine ou de vidéastes amateurs qui se croient originaux parce qu'ils filment l'assassinat d'un gosse sans défense plutôt que l'absence de pilosité d'un sexe féminin. Eux des radicaux ? Leur profondeur est celle de leurs boyaux, dont, par un grotesque gribouillage qu'ils pensent semblable à la magnifique calligraphie arabe, ils signent leur lâches et confortables massacres ; ils ont une intelligence à peine assez bonne pour consulter *google map* et remplir leurs ceintures de boulons; ils disposent juste de ce qu'il faut de culture hollywoodienne pour concevoir leur religion comme un repas gastronomique à la *Human Centiped*.

Radicaux, les mouvements pour lesquels ils travaillent ? Radical l'Etat islamique ? Lui qui, comme tous les états du monde, organise ses organes de coercition par le racket des populations appelé « impôt » ? Radical l'Etat islamique qui, comme tous les états du monde, homogénéise son territoire par la religion et la culture, pourchasse les minorités, impose la même logique de marché qu'ailleurs, mafia et clientélisme inclus ? Radical l'Etat islamique qui, comme tous les états du monde, fait la guerre pour se légitimer, se donner une identité, se faire exister *contre* ? Que fait l'Etat islamique que n'aie pas fait n'importe quel Etat, en ce compris démocratique ? Des massacres de populations civiles, des nettoyages ethniques, des spectacles ignobles d'exécution ? Quoi ? Les démocraties occidentales, pour ne prendre qu'elles, sont responsables des génocides les plus vils et aux échelles les plus ahurissantes, ou encore de maltraitements, de déportations de populations et d'ethnocides parfois inégalés : l'élimination des Amérindiens, les massacres durant la conquête de l'Algérie ou l'occupation du Congo, la chasse aux Tasmaniens, les famines organisées en Inde, Hiroshima, la traite des noirs, la stérilisation massive des handicapés mentaux, les enlèvements d'enfants papous ou lapons, le blocus criminel autour de l'Irak durant les années 1990, ... La liste est longue, très longue ; Daech n'innove pas : il s'inscrit dans la continuité; il synthétise.

Quant au processus et à la recette de « radicalisation », ils sont très bien connus des psychosociologues avec les travaux de Milgram sur les situations qui poussent à l'obéissance, la légitimité de l'autorité, la déshumanisation des victimes; ceux de Zimbardo sur la désindividuation des bourreaux ou de Bandura, sur

les modalités de justification et donc de déresponsabilisation des actes; de Asch, Sherif, Allport, Duncan et Tajfel sur le conformisme de groupe, les conflits intergroupes et les biais cognitifs et autres stéréotypes formés ou entretenus dans ces groupes; de Freedman et Fraser sur la soumission librement consentie, appelée aussi l'engagement, et les diverses techniques afférentes, comme le « pied dans la porte », bien connue de n'importe quel commerçant ou gourou de secte, et dont le psychologue Guéguen a vérifié en 2002 qu'elle fonctionnait même par internet; de Rosenthal sur l'effet pygmalion ou ce que l'on appelle les prophéties autoréalisatrices; de Festinger, Conway et Ross sur la fameuse dissonance cognitive... La recette qui permet de transformer des imbéciles en salauds obéissants et fanatique est connue depuis bien longtemps, et utilisée par *tous* les systèmes politique. Et il n'y a que les journalistes incompetents pour ne pas la connaître ou, pire, pour qualifier cette recette de voie de radicalisation alors qu'elle consiste à piéger dans le confort intellectuel, l'étroitesse factuelle, la mesquinerie spirituelle et l'idiotie morale – là encore, tout le contraire de ce à quoi renvoie le terme « radical ».

Chargé d'un spécimen comme Daech et donc d'un contresens grotesque, ce radicalisme orwellien (la profondeur, c'est la superficialité), devenu un oxymore, peut désormais être déversé sur tous ceux qui ne transigent pas avec les exigences de la complexité, de la vérité, de la bonne foi, des scrupules moraux; sur tous ceux qui considèrent que lorsque l'on veut régler un problème, il faut une analyse complète et une solution de fond, fut-elle difficile, lente et déplaisante; qu'on ne règle pas la catastrophe climatique et écologique avec quelques panneaux photovoltaïques et la COP21; qu'on ne change pas de mode de vie avec des bonnes intentions et de la propagande dans les écoles; qu'on ne termine pas un conflit en envoyant des drones faire exploser des civils; qu'on n'assure pas la sécurité d'une population en contrôlant tous ses faits et gestes; qu'on ne peut appeler « démocratie » un système politique où les lois ne sont pas élaborées, discutées et votées, voire mises en oeuvre, par l'ensemble des citoyens...

Il existait déjà les « extrémistes », figures qui permettaient, en un étrange retournement de l'Ethique aristotélicienne, d'assimiler automatiquement, mécaniquement le bon sens, la raison avec le pouvoir en place, avec ce qui domine déjà, lequel n'est, comme on sait, jamais « extrémiste », quels que soient ses objectifs et moyens employés, et de rejeter les marginaux dans les poubelles de la civilisation, avec le grand méchant nazisme, quel que soit leurs projets. Désormais, il y aura les « radicaux » dont la profondeur de pensée, l'intransigeance intellectuelle, les nuances et les doutes seront pour l'avenir d'une profondeur si insondable qu'on pourra les qualifier de superficiels et sectaires, donc nuisibles; la radicalité est transformée par alchimie journalistique en ces fameux boulons de ceinture explosive. Par un jeu de miroirs - d'ailleurs assez classique - où la figure de l'ennemi extérieur, fut-il parfaitement semblable à ce que l'on est, est projetée sur les ennemis intérieurs, on va pouvoir délégitimer, rendre morbide, et museler, toute idéologie qui refusera le climat ambiant.

Il faut garder à l'esprit que la mise en scène des colonies et des cultures « sous-développées », du « tiers-monde » ou « primitives » du XIXe au XXe siècle avait une double fonction : assurer la cohésion d'un projet de société (l'industrialisme puis le consumérisme dans un cadre d'aristocratie élective) auprès de ses ressortissants et justifier, par l'instauration d'un certain régime d'administration de la preuve (et des épreuves : l'éducation, l'usage technologique), les inégalités et les promotions sociales internes par le spectacle des inégalités et promotions culturelles externes. Les temps ont changé : mondialisation aidant, il n'y a plus d'interne et d'externe, de domaines distincts à mettre en miroir; partout, l'industrialisme a gagné dans ses principes et le consumérisme dans son projet; il faut donc trouver ou recycler de nouveaux éléments de contraste, de nouveaux exemples, des nouveaux matériaux à induction pour élaborer la classification de ce qui est bien et mal, donc de ce que l'on *doit* accepter ou refuser. Ce n'est pas un hasard si l'extrémisme, figure du mal dont le spécimen central était le nazisme et l'évènement titulaire le génocide des juifs, est né après la fin de la période coloniale et durant l'agonie du soviétisme ainsi qu'avec l'échec et la mise en cause progressive de l'idéologie du développement, dans les années 1980. L'extrémisme a permis d'opposer le totalitarisme à l'Etat démocratique (en fait, le régime d'aristocratie élective) et de faire oublier que les logiques et le passif moral de l'un et de l'autre sont les mêmes; il a aussi permis de réintégrer certains de leurs principes communs en appuyant le contraste entre la mise en oeuvre formelle du nazisme et la mise en oeuvre formelle des démocraties libérales; par exemple, à l'eugénisme pompier du nazisme a succédé l'eugénisme multiforme, confortable et *fun* de la démocratie libérale, d'autant plus légitime que ses aspects formels sont en contraste avec le précédent. L'extrémisme n'a jamais été une affaire de fond, mais bien de forme.

Or, l'invocation de l'extrémisme et plus spécifiquement du nazisme sont en crise : il n'y a plus guère que des nazillons épars, grotesques, et le soviétisme a sombré dans le néant, voire dans le ridicule. L'utilisation des camps d'extermination et de l'univers concentrationnaire est de moins en moins efficace : les horreurs nazies ont été trop invoquées par un Etat (Israël) dont il est difficile d'ignorer les politiques ségrégationnistes, la brutalité militaire et une certaine arrogance diplomatique, ainsi que par une nomenclature médiatique et politique de qualité médiocre qui a délégitimé le fameux travail de mémoire en en faisant un gagne-pain éditorial, et une sorte de phlogistique moral comme électoral; elles se sont aussi diluées avec et dans le temps ainsi que par l'effet d'une absolutisation que n'importe quel observateur des atrocités dont regorge l'histoire humaine trouverait absurde.

Au milieu des années 1990, et suite au succès du fameux *Silence des agneaux* (1989), une autre figure du

Mal est née et a été largement diffusée dans les médias de masse, par le cinéma hollywoodien comme dans le cinéma de genre, celle du psychopathe/tueur en série : une figure solitaire, un consommateur sans limite, un hédoniste morbide, incapable d'empathie, un séducteur, un manipulateur d'une grande finesse psychologique, souvent présenté (à tort du point de vue criminologique) comme un génie, hypercultivé, surcivilisé, volontaire, surpuissant et surtout d'apparence normale. Ce Mal là est sociétal sans être collectif. Il n'est qu'une revendication de plaisir affranchie de toute autre considération. Contre lui, il n'y a pas de victoire décisive; le combat est constant, la suspicion permanente. Si a priori, la figure du psychopathe/tueur en série est critique de la société de consommation, elle justifie dans le même temps à la fois le caractère exponentiel de l'intervention sécuritaire de l'Etat – notamment dans la collecte d'informations et la mise à disposition de celles-ci – et la légitimité de l'arbitraire dont il peut voire *doit* faire preuve pour l'arrêter.

Le « radicalisé » qui nous est offert aujourd'hui est une variation de cette figure; il est la jonction entre une figure coloniale, une figure totalitaire et une figure postmoderne : il est tiers-mondisé et orientalisé puisqu'il est musulman et souvent issu d'une famille immigrée; il n'est plus solitaire puisqu'il implique un collectif, un groupe; il ne permet plus une critique de la société de consommation, mais il la légitime à la fois en l'attaquant et en l'enviant, en empruntant les codes esthétiques et la sophistication. Il est à la fois suffisamment volontaire pour qu'on n'ait aucun remord à l'abattre et que l'on puisse essentialiser, psychologiser son action, et suffisamment manipulé pour qu'on puisse délégitimer sa cause : ce qu'il fait, il le fait par nature, ce qu'il croit, il le croit par l'effet d'un lavage de cerveau. Par extension, par assimilation, ne doutons pas que les autres « radicaux » partageront ces caractéristiques et donc le traitement qui leur sera infligé.

Frédéric Dufoing